

10

n°80

Festival WET°

#80 / Collectif Marthe – Roulliat – Jeanne – Dellile – Muller & Poncet – Les Entraîneurs
Le Grand Cerf Bleu – Costé & Faucheur – Vincey – Festival Mala Inventura, Prague



depuis sa création en 2015, I/O Gazette
a couvert plus de 150 festivals à travers le monde



Biennale de Venise, Festival d'Édimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilisi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Next Wave (New-York), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), On Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), Homo Novus (Riga), Helsinki Festival...

www.iogazette.fr

ÉDITO

LE GRAND SAUT

« Comment vivre sans inconnu devant soi ? » Cette interrogation ne devrait pas nous lâcher. Ouvrir les premiers yeux chaque matin en louant la fortune de nous laisser explorer ce que le jour nouveau a d'excitant est en soi un projet de vie qui a de la gueule. Nous rejoignons donc résolument les pas et les mots de René Char puisqu'ils ont été choisis par Jacques Vincey pour présenter cette 3^e édition du festival WET°. Accueillir le risque, lui laisser une chance, lui laisser la place et le temps de se transformer en expérience ou, parfois, en révélation est tout l'enjeu de ce temps fort consacré à ce(lx) qui n'existe pas encore. Il faut avoir un certain courage et une dose de curiosité des deux côtés du plateau pour se confronter à ce vide qui va prendre une teinte nouvelle, un son incongru ou une apparence déroutante. C'est un pari commun entre ces artistes qui vont tenter le grand saut et ce public prêt à être déplacé dans des réalités parallèles. C'est l'invention du nouveau monde qui nous attend à Tours, sans caravelle ni carabine mais avec l'envie de célébrer ensemble le défrichage prochain de cet inconnu qui se déflore sous nos yeux.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

Collectif Marthe : Un monde renversé
Cédric Roulliat : Ultra-girl contre Schopenhauer

MOTS D'ARTISTES PAGES 6-7

Anthony Jeanne
Julie Dellile
Le Grand Cerf Bleu
DJ Barbelivien, DJ Drogba & DJ Vladimir Platine

CRÉATIONS PAGE 8

David Costé & Maëlle Faucheur : La Rage / Et à la fin nous serions tous heureux
Anaïs Muller & Bertrand Poncet : Un jour j'ai rêvé d'être toi

LA QUESTION PAGE 10

Jacques Vincey

REPORTAGE PAGE 11

Festival Mala Inventura, Prague

NUMÉRO SPÉCIAL WET° FESTIVAL DE JEUNE CRÉATION CONTEMPORAINE (TOURS) du 23 au 25 mars 2018

Théâtre Olympia (Centre dramatique national de Tours) et Le Jeune Théâtre en Région Centre-Val de Loire

texte, mise en scène
Wajdi Mouawad
14 mars —
11 avril 2018
création

NOTRE INNOCENCE

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

texte
Alexandra Badea
mise en scène
Anne Théron
2 — 26 mai 2018

À QUOI JOUEZ-VOUS?
Paroles fragmentées
d'une jeunesse
colloque
samedi 14 avril 2018
entrée libre

LA TRACÉ

Le Monde | Le Figaro | Télérama | TRANSFUGE | arte | inter | culture | places 10 à 30€ - 8 à 13€ avec la carte Colline
www.colline.fr • 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e

UN MONDE RENVERSÉ

CONCEPTION COLLECTIF MARTHE / THÉÂTRE OLYMPIA, DU 23 AU 25 MARS
(Vu au Théâtre de la Cité internationale en janvier 2018)

« Un nez crochu, un chaudron menaçant ou un balai suspect : celles qu'on appelle aussi les Fiancées du Diable hantent l'imaginaire de l'Occident. Mais que cache ce mythe ? Qu'y a-t-il derrière ces corps haïs, fantasmés et mutilés ? »

SŒURS-SORCIÈRES

— par Inès Coville —

« Le Monde renversé » est une exploration jouissive de la figure de la sorcière à travers les âges. Sous la forme d'un grand patchwork, les quatre comédiennes et metteuses en scène du collectif Marthe emmènent le public dans les entrailles de la fabrique des discours sur le corps féminin.

Le spectacle fait le pari de la rencontre entre la recherche contemporaine féministe et la scène contemporaine. À partir des lectures de Silvia Federici, Barbara Ehrenreich, Starhawk, Jeanne Favret-Saada, Rina Nissim, Carla Lonzi, ajoutées à celles de Karl Marx et de Michel Foucault, les comédiennes tissent un spectacle qui apparaît tantôt comme une discussion autour de ces lectures, tantôt comme une suite de saynètes pleines d'humour avec un personnage inventé : Marthe, une sage-femme accusée de sorcellerie. Des images de sorcières connues, des gravures du Moyen Âge, un portrait de la Jeanne d'Arc de Dreyer sont suspendus en bord de scène, comme sur du fil à linge, indiquant au public quelle a été la documentation du spectacle. « Le Monde renversé » est un

grand bocage mental à défricher et à déchiffrer qui montre à quel point le champ des études féministes demande encore à être investi, (re)pensé, complété et l'urgence que des jeunes femmes peuvent ressentir face à l'un des grands impensés historiques : la complexité du rôle et du pouvoir des femmes.



Un savoir-penser subversif

Une scène chez le/la gynécologue, diablement actuelle, illustre avec justesse, la brutalité et l'indifférence du corps médical pour la question contraceptive et les problèmes de santé afférents. Une autre montre sur le mode burlesque comment des hommes se sont approprié l'appareil génital féminin en donnant leur nom à chaque nouvelle zone qu'ils découvraient. La malheureuse Marthe, que ses tortionnaires n'ont nulle envie d'écouter, est exécutée à la fin du spectacle. Son bourreau a l'apparence d'une femme qui fume tout en effectuant des exercices de yoga ou de gym sur

un tapis, un clin d'œil face aux injonctions qui pèsent sur la femme moderne : celle-ci doit se montrer « cool » et profiter de la vie, mais on ne tolérerait pas d'elle le moindre écart. À l'heure où certaines YouTubeuses beauté enseignent le savoir-faire ancestral du *contouring*, le collectif Marthe choisit d'indiquer qu'il existe bel et bien un savoir-penser subversif qui pourrait bien être la voie de la libération des femmes. Rappelons que le collectif Marthe est composé de comédiennes et metteuses en scène issues de l'École de la comédie de Saint-Étienne qui sont lauréates du programme Prémises d'aide à l'insertion professionnelle, lancé par Claire Dupont. Sur 70 candidatures, 6 groupes ont été invités à présenter une maquette puis 2 projets ont été choisis pour un accompagnement dans la production d'une durée de 3 ans. Le dispositif permet d'alléger le poids administratif qui incombe normalement aux jeunes qui se lancent dans une précarité certaine. C'est donc un véritable tremplin pour le collectif Marthe, à qui nous souhaitons le meilleur pour les années à venir.

FOCUS —

ULTRA-GIRL CONTRE SCHOPENHAUER

CONCEPTION CÉDRIC ROULLIAT / THÉÂTRE OLYMPIA, 24 ET 25 MARS

« Lyon, années 80. Dans son appartement digne d'Almodovar, Hedwige traduit en français les aventures d'Ultra-Girl. Mais, entre deux bulles, les rêves, les souvenirs et les fantasmes s'invitent. »

DE L'ART DE LA TRADUCTOLOGIE INTIME

— par Timothée Gaydon —

Faisant le pari d'un syncrétisme audacieux pour partager sa vision personnelle de l'art, Cédric Roulliat met en scène dans un décor léché, qui emprunte à l'univers des photos pour lesquelles on le connaît, la rencontre entre la version française de « Wonder Woman » et le philosophe allemand, tenant du pessimisme, Schopenhauer.

Si une telle rencontre est possible, c'est qu'elle part d'un pari osé, celui de montrer combien nous sommes travaillés et influencés par des travaux artistiques hétéroclites, bigarrés qui ne s'harmonisent qu'à l'intérieur de notre propre personne – pure machine humorale où s'équilibre dans un réseau de relations réciproques un intertexte singulier toujours en constante expansion. La pièce pour illustrer ce propos part d'un dédoublement initial : une jeune traductrice de comics américains prend la parole devant le spectateur, raconte son enfance en disant son adoration pour la femme aux supers pouvoirs (aka Ultra-Girl), laquelle arrive sur scène pour se faire le relais fictionnel de la conscience qui l'a adulée. La pièce relève alors du véritable exercice de style qui pratique

avec talent l'art du collage. Dire les multiples influences qui nous traversent, c'est avant tout les illustrer par la pratique de la citation, plus ou moins laconique. Revenir sur l'importance du cinéma hollywoodien revient à le citer par le biais de bandes sonores en surimpression aux articulations silencieuses des acteurs.



Saturation de références

Il y a quelque chose de profondément touchant dans ce récit de soi, dans l'exhibition d'une mythologie individuelle fondée sur le principe de l'innutrition parce qu'elle dit la variété stylistique, sociologique, intellectuelle de nos maîtres à penser. Aussi le personnage principal se présente-t-il comme la somme d'Emma Bovary, de Mrs Robinson, de Salomé ou bien de Lolita. Mais derrière l'hommage appuyé, parfois vibrant et un brin larmoyant, on assiste d'autre part à un véritable jeu de massacre des références artistiques. La citation est alors le moyen de régler des comptes avec les figures qui nous ont hantés, et dont l'imperfection, l'ina-

déquate avec notre pensée nous a irrités. C'est le cas de Schopenhauer, qui apparaît derrière les traits du très drôle David Bescond, sa misogynie, son pédantisme, une certaine préciosité, tout ce qui suinte dans sa prose est revu par la fenêtre du grotesque. L'esthétique music-hall participe alors de cette catharsis référentielle afin de conjurer ce lot de figures, sous bien des abords, pétrifiant. Le spectacle fondé sur cette lente digestion tend ainsi au fur et à mesure de sa progression à brouiller de plus en plus l'écart entre fiction et réel, allant jusqu'à déposséder la parole de la traductrice pour accorder une certaine indépendance à l'« ultra-girl », notamment lors d'un débat TV absurde avec le philosophe. On appréciera la folie du projet bien que le rythme de la pièce se trouve affecté par cette saturation de références qui déréalise le contenu initial du propos ; la suresthétisation à l'œuvre dans les décors et les poses des personnages rend parfois un peu absconse la représentation au risque de voir confirmé ce que Schopenhauer fustigeait, l'idée commune de voir dans la philosophie et, ici, dans le théâtre « un monstre à plusieurs têtes, dont chacune parle une langue différente », en somme une Hydre de Lerne un peu falote.



« Ultra-Girl contre Schopenhauer » © Cédric Roulliat

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

JE SUIS LA BÊTE

MISE EN SCÈNE JULIE DELILLE / THÉÂTRE OLYMPIA, 24 ET 25 MARS

« L'adaptation du roman coup de poing d'Anne Sibran, histoire fascinante d'une enfant qui grandit dans la forêt et variation moderne sur le thème de l'enfant sauvage. »

— par Julie Delille —

« Je suis la bête », c'est d'abord l'histoire d'une double initiation. Celle de Méline, petite fille abandonnée, puis poussée hors du monde des humains. Elle va rejoindre celui des bêtes pour en être expulsée à nouveau et se trouver à la lisière. C'est aussi la mienne au travers de ce projet. Et ce sont les forces qu'il a fallu pour le mener à bien. Ce sont quatre années particulières à porter une résolution artistique. Un début de chemin avec la poésie comme force motrice, comme axe absolu dans la pratique de cet art si noble qu'est celui du théâtre. C'est la confiance et l'accompagnement, les rencontres et le travail avec l'équipe qui

ont pu permettre de créer un spectacle exigeant, rigoureux et singulier. C'est aussi et surtout le bénéfice d'un bien rare et vertueux : le temps. C'est pour moi ce qui est le plus précieux, savoir qu'on a l'espace de temps et de silence nécessaire au discernement. Le temps, c'est celui de l'affût, tous sens en alerte, avant de bondir pour se saisir. C'est le maître qui nous apprend à retenir, à nous rassembler pour viser au plus juste. Continuer à mener un travail de recherche, avoir le temps et le calme nécessaires au développement des projets à venir. Se trouver invitée dans une maison, y faire son nid, y tisser des liens avec ceux qui sont là et avec le

public, prendre le temps de la construction et de la confiance, étape par étape. C'est une chance à laquelle toute équipe artistique devrait avoir droit. Inventer des espaces poétiques intenses, proposer au spectateur, dans ces espaces de suggestion, d'être lui-même créateur et actif. Tout cela, ce sont les conditions d'un élan, le souffle nécessaire qui peut faire se déployer un projet. Il faut alors redoubler de vigilance pour rester en mouvement. Peut-être qu'être artiste c'est choisir aussi la persévérance et une certaine foi. C'est au départ une écoute, un regard, une curiosité. C'est se rêver passeur, un être traversé, faire langage, faire foi. Faire donc et surtout.

Issue de l'École de la Comédie de Saint-Étienne, Julie Delille est artiste associée à la Scène nationale de Châteauroux. D'abord interprète et pédagogue, le désir d'initier au plateau, un certain univers, emplie d'images, de sons et de silences s'est rapidement fait une évidence. Autour des thématiques nature, langage et figure féminine, elle fonde en 2015 le Théâtre des trois Parques. Cette année, elle présente « Je suis la bête » au WET.

MOTS D'ARTISTES

LES ENTRAÎNEURS

DJ BARBELIVIEU, DJ DROGBA, DJ VLADIMIR PLATINE / THÉÂTRE OLYMPIA, 25 MARS

« Trois DJs hors normes et hors cadres, réunis par leur désir de renouer avec les racines populaires du disco. Armés de tubes oubliés et autres perles improbables, ils mixent entre Tours, Nantes et Angers. »

— par DJ Barbelivien et DJ Drogba —

Le DJ est aujourd'hui le dieu de la nuit, c'est le musicien des temps modernes. C'est lui, son image, qui compte et peu importe la musique. Et peu importe s'il sait mixer ou non. Nous sommes Les Entraîneurs, un groupe de DJ, nous sommes passés professionnels dans l'art de gérer les playlists musicales via un ordinateur. Nous proposons un projet musical où nous invitons les gens à participer/danser/interagir sur des musiques produites majoritairement dans les années 1980 puis passées, oubliées, méprisées. Nous utilisons ces chansons d'artistes méconnus, peu connus ou mal connus, car elles ont quelque

chose de poétique et d'intemporel. Des chansons qui sont parfois de purs produits de producteurs pour gagner de l'argent facilement ou de simples chansons de musiciens qui n'ont pas trouvé leurs publics. Des anomalies dans le système. Exactement ce que nous sommes, Les Entraîneurs, dans le système actuel des soirées. Nous voulons retourner aux racines du disco, qui est à la base une musique populaire qui a permis de rassembler différentes communautés ouvrières (les communautés noires et italiennes de Philadelphie avant d'influencer les nuits new-yorkaises et le monde). Notre idée de départ est assez simple,

nous voulons danser et raconter des histoires. Les performances sont des cocréations avec les spectateurs qui deviennent des acteurs. À notre univers musical nous voulons mixer une écriture documentaire, questionner d'autres personnes de différents âges et métiers qui vivent à proximité du lieu de représentation pour ainsi créer un écho ou une confrontation entre la musique et les histoires racontées. Nous voulons aussi laisser une large place à l'improvisation pour que puisse se refléter une multitude d'interprétations aussi multiples que les reflets d'une boule à facettes.

DJ Barbelivien : d'un père physicien et d'une mère agricultrice, il est né sur la troisième piste de l'album « Thriller » de Michael Jackson.

DJ Drogba : petit rat de l'opéra, par un concours de circonstances particulier il est aussi cousin de toutes les Spice Girls.

On veut également s'assurer que plus aucun DJ ne mette du ska dans les soirées.

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

MISE EN SCÈNE ANTHONY JEANNE / LA PLÉIADE, 24 ET 25 MARS

« Le classique de William Shakespeare – version hyperactive ! Un cercle, cinq acteurs, treize rôles et au programme : une forêt étrange, des chassés croisés amoureux, des scouts en pleine répétition, des divinités qui se fâchent et un esprit frappeur pour corser le tout ! »

— par Anthony Jeanne —

J'ai d'abord choisi cette pièce parce qu'elle me connecte à mon enfance. On y trouve quelque chose de l'ordre du jeu, de l'amusement, parfois même une gaminerie jouissive. Aussi, pour un jeune metteur en scène, s'attaquer à cette pièce est un vrai défi. Cette pièce compile tout ce que j'aime, c'est un hymne au théâtre. J'ai eu envie de faire un théâtre qui parle à tout le monde. Je n'ai pas grandi dans un milieu bourgeois, on ne m'emmenait ni au théâtre ni au musée. J'ai eu envie de raconter « Le Songe d'une nuit d'été » à mes parents, mes deux frères... J'aime beaucoup ce texte, et j'ai voulu faire entendre la modernité des mots de Shakespeare et raconter l'essentiel de l'œuvre, sa moelle. Les spectacles d'Olivier Py, Jean-François Sivadier ou encore Jacques Vintey m'accompagnent depuis longtemps. Ces metteurs en scène créent tous des spectacles denses, où le jeu est large, très brut, avec des images formidables. Presque comme un geste en peinture. Il y a de vrais moments de larmes, de rires, des instants de grâce. C'est après avoir vu « Le Roi Lear », dans une mise en scène de Sivadier à la Cour d'honneur, que j'ai su que je voulais faire du théâtre. J'avais quinze ans. Il n'y avait rien sur le plateau... Un drap rouge peut-être ! Dans notre Songe, on joue avec rien. Et cela correspondait aussi à notre réalité : nous avons répété le spectacle alors que nous n'étions encore qu'en troisième année à l'éstba. Nous avions envie de travailler ensemble. Après trois ans passés au sein de l'école, j'ai voulu aller encore plus loin avec ces comédiens que j'admire profondément. Car ils me fascinent ! Ils sont tellement magnifiques et si libres ! Entre nous, pas de

hiérarchie, on travaille de manière collégiale, chacun amène ses idées, son univers. D'ailleurs, de nombreuses idées du Songe ne sont pas de moi, mais d'eux ! Une envie de troupe nous anime grandement, comme une sorte d'utopie théâtrale. Il y avait une urgence : le besoin d'être ensemble, et de se fédérer. Pendant le travail, on se dispute, on parle fort, mais on a un langage commun. Sans ces acteurs, le spectacle serait peut-être ringard. Ils comprennent où je veux les amener et transforment la matière. C'est un bel alliage entre eux et moi. Par ailleurs, nous avons beaucoup travaillé sous la forme de filages pour se perdre. L'acteur trouve en étant perdu. Tout ce que je peux faire en tant que metteur en scène, c'est donner un point de rendez-vous aux acteurs. Ce sont bien eux qui font le spectacle. Il leur revient de trouver l'instant de grâce, un moment où le temps est suspendu... Nous souhaitons créer le spectacle dans une version qui soit la plus généreuse possible, la plus populaire, la plus poreuse avec les spectateurs. Nous avons très vite pensé au cirque. Les spectateurs sont finalement très proches des acteurs qui peuvent vraiment s'adresser à eux. On parle dans les yeux, on joue avec les gens. De plus, j'avais envie de quelque chose de tournoyant, rapide. Les trois entrées du cercle étaient importantes en ce sens : les acteurs pouvaient jouer au centre, dans les couloirs, autour... Le but du cercle est que cela ne s'arrête jamais. C'est une dynamique induite par l'espace. L'acteur est au centre et il n'y a rien d'autre que l'acteur. C'est le style de jeu que je veux développer : un jeu qui morde, qui attrape avec la langue et les corps !

JUSQU'ICI TOUT VA BIEN

COLLECTIF LE GRAND CERF BLEU / THÉLÈME, 25 MARS

« Noël ! 24 décembre ! Tout est mis en scène pour passer un bon moment en famille : rôti, sapin, bûche, cadeau, tension, malaise, rancœur – et la dinde, évidemment ! »

— par le collectif Le Grand Cerf Bleu —
(propos recueillis par Olivier Fregaville-Gratian)

Comment est né le collectif Le Grand Cerf bleu ?

Laureline Le Bris-Cep : On a, tous les trois, fait des écoles nationales de théâtre. Gabriel et moi, on a intégré l'École régionale d'acteurs de Cannes (Erac). C'est d'ailleurs là qu'on s'est rencontrés, alors que nous n'étions pas dans la même promotion. Nous avions une année de décalage.

Jean-Baptiste Tur : Pour ma part, je suis passé par L'Académie, à Limoges. Nous étions tous à peu près en même temps dans le même cursus des trois ans pour devenir comédiens.

Laureline Le Bris-Cep : En parallèle de nos formations, Gabriel et Jean-Baptiste organisaient chaque hiver à Béziers un festival d'art vivant et de performances scéniques, qui s'appelaient Fabrique. Souvent, ils se réunissaient pour préparer l'édition suivante et inventer de nouvelles formes. Il y avait déjà l'idée de construire quelque chose ensemble, d'aller plus loin dans le travail artistique.

Jean-Baptiste Tur : Ce n'était pas véritablement formulé, mais oui on avait l'envie de faire des démarches ensemble à la sortie de nos formations. Parallèlement à cela, je pense que le collectif est né aussi d'une succession d'échecs (...) pour créer autre chose, une pièce qui nous ressemble, aborde des sujets qui nous tiennent à cœur et réponde en quelque sorte aux problématiques de Treples sur les nouvelles formes de théâtre.

Gabriel Tur : Si de notre travail n'est pas forcément née une nouvelle forme artistique, pour nous cela a mis en branle tout un processus créatif qui nous liait tous les trois. Comme mettre en scène, écrire et jouer à trois ! À la sortie de nos écoles, nous avons

tous réalisé des cartes blanches, de petites formes théâtrales que chacun d'entre nous est venu découvrir. Mais déjà à cette époque nous avions en commun cet intérêt pour le jeu, le présent, l'intime et le rapport au public afin de l'intégrer dans nos spectacles. Imperceptiblement, nous avons pris l'habitude de travailler ensemble. Ainsi est né le collectif, et notre première pièce collaborative.

Pourquoi d'ailleurs ce nom de collectif Le Grand Cerf bleu ?

Gabriel Tur : Cela vient à l'origine de la fable du « Grand Cerf blanc », qui fait partie de la légende de la Table ronde et du roi Arthur. En lisant cette histoire, la morale qui s'en dégage est que « ce qui rend le plus heureux les hommes c'est d'avoir le choix ». Cet adage résonne étrangement en nous, d'autant qu'il rappelle les contes de notre enfance peuplés de magie, de chevaliers, de confrérie. Par ailleurs, pour nous en tant que comédiens et auteur, le fait de se dire que chacun est libre de disposer de lui-même est quelque chose qui nous est intrinsèque.

Jean-Baptiste Tur : Soyons aussi honnêtes, derrière la légende, on trouvait que cela sonnait bien. On a changé « blanc » en « bleu », car pour nous qui sommes du Sud, cela nous rappelait la mer et le ciel, notre enfance au bord de la Méditerranée. Plus sérieusement, le bois de cerf avec toutes ses ramifications était une symbolique forte qui fait penser à notre façon de travailler en tant que collectif.

Laureline Le Bris-Cep : Pour finir, le cerf est un animal magique et mythique appartenant à la fiction, mais il existe dans la réalité. C'est un vrai animal sauvage de nos forêts.

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

CRÉATIONS

LA RAGE / ET À LA FIN NOUS SERIONS TOUS HEUREUX

CONCEPTION DAVID COSTÉ ET MAËLLE FAUCHEUR / LA PLÉIADE, 24 ET 25 MARS

« Deux hommes, l'un comédien, l'autre ancien détenu. Deux femmes, l'une danseuse, l'autre violoncelliste. C'est tout ? Et si nous sortions de l'enfermement ? Et si nous avions tous une histoire à raconter, que dirions-nous ? »

LA GRANDE ÉVASION

— par Victor Inisan —

Le spectacle « La Rage » parle bien en deçà du nom que Maëlle Faucheur et David Costé lui ont affublé – car ces deux-là déconstruisent finement (à l'image des structuralistes qu'ils apprécient) le fantasme social et filmique de la prison, l'étudiant au plateau avec un biais plus intime et morcelé. La Compagnie Le Dahu croise deux points de vue hétérogènes dans « La Rage » : celui de la compagnie, qui est intervenue pendant plusieurs années en milieu carcéral – avec autant de recul face à la prison que de difficulté à la comprendre de l'intérieur –, et celui d'un ancien détenu qui en connaît les mécanismes, pour s'y être plié de force pendant trois ans (on ne peut « changer [...] les règles du jeu en prison », affirme-t-il). Maëlle Faucheur et David Costé évoquent cette rencontre entre deux mondes que tout sépare : un comédien (accompagné par une danseuse et une violoncelliste) discute librement de tout et de rien avec l'ex-détenu. De ses problèmes (si bien qu'on croirait presque à de l'égotisme au début du spectacle) avant de basculer vers Foucault et Deleuze, tandis que l'ancien prisonnier raconte pêle-mêle des histoires sur sa famille et sa vie à Fleury-Mérogis. Une complicité indéniable se noue entre les deux hommes : le détenu

réveille le souvenir du grand frère chez le comédien et des envies ludiques et enfantines de se déguiser et se maquiller les animent... Le plateau devient alors l'espace pur de la liberté : une micro-utopie où le dire et le faire se complètent voire s'harmonisent par-delà la distance socioculturelle qui écartèle les deux figures ; un espace fugitif qui écarte volontairement toute tentative sociologique ou déterministe sur la prison. La Compagnie Le Dahu sait l'endroit d'où elle parle ainsi que celui d'où l'autre provient : elle construit son spectacle à l'intérieur de cette distance. Dans « La Rage », le plateau n'existe que dans sa différence avec la prison : il n'y a pas de « règles du jeu », on y fait tout ce qu'on veut. Le ridicule devient poétique, c'est dire (dommage que ce poétique sombre très souvent dans les images pathos danse-musique). Seul un élément fait exception : tous deux – et les microcosmes dont ils se chargent chacun – restent traversés du monde autour : débâcles et manipulations politiques, qu'elles soient documentaires (les nouvelles à la radio et à la télé) ou décalées (le « pain de campagne Sarkozy »), les atteignent pareillement. Les deux enclaves, bien qu'opposées, partagent donc au moins un a priori social ; le reste du partage est distillé dans le spectacle.

UN JOUR J'AI RÊVÉ D'ÊTRE TOI

CONCEPTION ANAÏS MULLER ET BERTRAND PONCET / THÉÂTRE OLYMPIA, 24 ET 25 MARS

« Un duo : Bert et Ange. Ils sont comédiens. Ange est en mal de reconnaissance, Bert se rêve femme. À deux, ils jouent : à parler, à vivre et surtout à jouer. »

JOUER OU NE PAS JOUER ? TELLE EST (TOUJOURS) LA QUESTION

— par Andrea Pelegri Kristic —

Le motif du « théâtre dans le théâtre » est aussi vieux que le théâtre lui-même. De Shakespeare à Ivo van Hove, l'idée de mettre en scène le processus de travail, de présenter les aléas de la création, de mettre en évidence le personnage qui est l'acteur a obsédé (presque) tous les créateurs à un moment de leur carrière. Le travail de la compagnie Shindō, « Un jour j'ai rêvé de toi », est aussi hanté par cette même problématique : deux acteurs, Ange et Bert, philosophent sur leur profession, sur la vie, sur le double et le déguisement, sur le désir de devenir un autre. Les mises en abyme se multiplient. Ange et Bert deviennent Anaïs et Bertrand, les « vrais » comédiens. Ils balancent les noms des directeurs et d'acteurs devenus classiques : Thomas Ostermeier, Valérie Dréville, même la Huppert. En nous adressant la parole, les deux créateurs nous confient l'origine de leur pièce, leur source d'inspiration (un film de Paul Vecchiali, « Femmes femmes » mais, hélas, ils n'ont pas eu les droits). Ils nous parlent du narcis-

sme de l'acteur, du manque de reconnaissance, mais – ils nous l'annoncent – pas dans un sens didactique. Jusqu'ici, rien de nouveau. La pièce de la compagnie Shindō répète les mêmes techniques, les mêmes jeux scéniques de la mise en abyme : la reprise du texte, la mise en question de la fiction. Par moments, le rythme devient pénible, ainsi que les dialogues. Nous ne savons plus si ce qui se passe sur scène est « vrai » ou pas. S'ils jouent ou pas. Si ce dialogue est naturel ou pas. À la fin, peu importe. C'est du déjà-vu. Et voilà peut-être le mérite de ce travail. Car dans cette simplicité thématique, entourés d'une scénographie minimaliste, les deux comédiens réussissent par moments à nous intéresser, à provoquer des réflexions sur l'art du théâtre et son rapport avec l'altérité. Malgré le manque d'originalité du propos, il y a quelque chose de subtil qui envahit l'espace scénique et nous plonge dans une atmosphère particulière, qui nous invite – encore – à nous interroger sur les questions éternelles du théâtre.

PLUS DE WET°

J'ABANDONNE UNE PARTIE DE MOI QUE J'ADAPTE

CONCEPTION JUSTINE LEQUETTE

« Une écriture de plateau à base de vin rouge, de swing et de cinéma-vérité ! Influencé par Chronique d'un été (1960) de Jean Rouch et Edgar Morin, ce spectacle reprend des questions-clés sur le bonheur, la vie, le travail, les utopies, adressées dans ce film à des passants d'origines et d'horizons divers. Cette écriture collective insiste sur la question du sens que nous donnons à nos vies, dans une société qui, 60 ans plus tard, est à la fois restée la même et a beaucoup changé. »

Théâtre Olympia, 23 et 24 mars

DES PANTHÈRES ET DES OISEAUX (COMÉDIE ROMANTIQUE)

MISE EN SCÈNE QUENTIN BARDOU

« En Valgarie (pays lointain où les nouvelles ne sont pas vraiment bonnes), vivent Débrah et la Borgne – mais si, vous savez, cette comédienne bien connue. Autour : une panthère, un enfant et deux ou trois fantômes. Ça se débat comme ça peut pour ne pas vivre seul, ça parle d'amours, de deuils, et de métamorphoses – et c'est une comédie romantique. »

Petit Faucheur, 24 et 25 mars

MON BRAS

CONCEPTION STUDIO MONSTRE EN COMPAGNONNAGE AVEC LE THÉÂTRE DES AGITÉS

« À mi-chemin de la conférence et du cabinet de curiosité, Mon Bras désarme ! Au milieu du Musée des Beaux-Arts, un jeune homme nous raconte sa vie, sa vraie vie, qu'il a passée le bras levé. Ce n'est pas métaphorique : il a littéralement passé sa vie le bras en l'air. Geste artistique ? Politique ? Provocateur ? C'est l'objet de cette pièce-performance subtile et drôle. »

Musée des Beaux-Arts, 24 et 25 mars

BAIN DE THÉÂTRE

« La DRAC Centre - Val de Loire, la Région Centre - Val de Loire, l'Académie d'Orléans-Tours et le Théâtre Olympia proposent à un groupe de 12 lycéens de vivre ce festival en immersion totale à travers la deuxième édition de l'opération "Bain de théâtre". Chaque participant s'engage à voir tous les spectacles et à prendre part aux différentes actions et rencontres qui lui seront proposées autour des représentations, des métiers du spectacle vivant et des activités diverses d'une structure culturelle. »

L'édition de l'O Gazette consacrée au festival WET° se prolonge sur le web : retrouvez plus de Mots d'artistes du festival sur iogazette.fr.



LA QUESTION

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?

— par Jacques Vincey —

« Pédaler, courir, rouler, ramer, voler... "Loin d'ici, voilà mon but !" disait un personnage de Kafka en montant en selle. Promesse, espoir, rêve... Dès que je m'arrête, j'ai envie de repartir. Pour arriver où ? Là où je ne suis pas encore. Pour le plaisir des nouveaux paysages et la découverte de nouveaux horizons. Pour la sensation du vent dans les cheveux (que je n'ai plus depuis longtemps). Pour avancer toujours, comme un enfant pour qui tout est encore à venir. Comme une bicyclette dont l'équilibre dépend de sa vitesse. Quand est-ce qu'on arrive ? Bientôt ! Un futur proche que je peux modeler dans mon imaginaire, modifier au gré de mes humeurs, fantasmer au fil de mes désirs. Une tension vers le but qui me garde éveillé, actif, ardent. Une impatience qui m'exaspère, me décourage parfois. Vais-je (y) arriver ? Et si je renonçais ? Si je m'arrêtais en route ? Ou si je prenais un autre chemin ? Et d'ailleurs, à quoi bon ? Hésitation,

doute, lassitude. "Mourir ; dormir ; rêver peut-être..." Rêver, rêver, rêver. Inévitablement, inexorablement les forces obscures m'agitent, me secouent, me réveillent. Lumière. Moteur. Ça tourne. Action. Quand est-ce qu'on arrive ? »

Jacques Vincey dirige le Centre dramatique national de Tours depuis janvier 2014. Il y a créé « Yvonne, Princesse de Bourgogne » de Gombrowicz, « Und » de Barker avec Natalie Dessay, « La Dispute » de Marivaux, et « Le Marchand de Venise (Business in Venice) » d'après Shakespeare dans lequel il joue Shylock. Il met en scène « Midsummer Night's Dream » de Britten à l'Opéra de Tours en avril.

LA PHOTO



« J'abandonne une partie » © Dominique Houcmant Goldo

I/O Gazette n°80 — 22.03.2018
La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —
SIRET 81473614600014
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46
Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon j.c.brianchon@iogazette.fr
Conception de la maquette Gala Collette
Ont contribué à ce numéro
Inès Coville, Timothée Gaydon, Victor Inisan, Andrea Pelegrin Kristic
Photo de couverture © Arthur Crestani

LE FAUX CHIFFRE

O

C'est le nombre de programmeurs qui s'entendent sur la définition d'un « artiste émergent ».

L'HUMEUR

« J'espère que ce spectacle ne deviendra pas ce qu'il est destiné à être : un instrument de masturbation collective. »

Michal Haba
dans « Ferdinande ! »

L'AGENDA DES FESTIVALS

FESTIVAL EXTRA BALL

« Pour la 10^e édition de son festival indisciplinaire, le CCS s'associe à Nanterre-Amandiers. 50 ans après Mai 68, les deux institutions réunissent des créations d'artistes et penseurs qui revisitent l'héritage contestataire et libertaire ou échafaudent des mondes possibles pour les temps à venir. »
Centre culturel suisse / Nanterre-Amandiers,
du 5 au 8 avril 2018

FESTIVAL RING

« Pendant 9 jours, le festival RING propose un vaste terrain de jeux et de réflexion qui entend vous surprendre et vous étonner. Réalité augmentée, réalité virtuelle, intelligence artificielle, robotique, transhumanisme, objets connectés y seront convoqués. »
La Manufacture (Nancy), du 12 au 20 avril 2018

REPORTAGE

FESTIVAL MALA INVENTURA, PRAGUE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Quinze ans. Quinze ans que le journaliste que je suis devenu depuis n'était pas allé à Prague. Et que cette ville a changé... Beaucoup changé. Depuis 2002, la politique a fait son œuvre et l'Europe est venu lisser les trottoirs. Dans les rues, les mêmes visions qu'ailleurs et partout, mais une question alors : qu'en est-il de la scène ?

Il serait bien présomptueux de dire que le Festival Mala Inventura auquel nous nous sommes rendus fin février suffit à donner une vision globale de l'état de la scène et des arts de Prague et, encore moins, de la République Tchèque. Non, ce festival, modeste par son envergure, ne peut nous le permettre, mais somme toute, il se dégage de sa programmation et de certains des gestes qu'il présente comme une certitude : les jeunes artistes qu'il nous fait découvrir se posent des questions, et par celles-ci n'ont de cesse de tester encore et toujours les limites des possibles du médium qui est le leur. Cette tendance qui se dégage de l'édition 2018 du festival présente évidemment un visage utile et rassurant, alors que Jiří Honzirek, Adris Světlíková et Petr Pola nous posent ces deux interrogations simples mais pourtant essentielles avec leur projet « Horizon 8 » : qu'attend-t-on du théâtre ? Et que veut-on que les

artistes nous disent ? Une démarche d'autant plus rassurante qu'elle adopte par la forme l'humilité de son questionnement, en proposant chaque jour au public la même performance que la veille, mais augmentée des suggestions et remarques faites par les spectateurs. A ces démarches, nécessaires, font face quelques autres tentatives, tout au long du festival, dont l'échec relatif sur le plan formel découle de ce même état de questionnement dans lequel les artistes se mettent si justement. Car cet instant de remise en cause permanent dans lequel ils ont l'humilité de se présenter ne peut toujours générer une forme sûre et un propos clair.

“

Qu'attend-t-on du théâtre ?

C'est bien normal, et c'est exactement à cet endroit que se trouve manifestement Nela Kornetová, dont la performance « Mine » débordé d'effets et de tentatives grotesques (à dessein) qui manquent parfois leurs cibles, mais qui toujours placent au centre la question de savoir jusqu'où pourrait la mener la forme théâtrale dont elle a décidé de faire oeuvre. Une expérience festivalière particulière et inégale, donc, mais qui pose face aux yeux des spectateurs la nécessité qui est celle des artistes de prendre conscience de la

puissance de leur art en se frottant perpétuellement aux problèmes qui les amèneront peut-être ailleurs. Une démarche qui prend tout son sens quand on voit, au fil de ces rues modernisées et en parcourant cette ville devenue musée que, finalement, la seule chose qui n'ait pas changé depuis trente ans ce sont les grandes institutions publiques d'art qu'elle abrite. Pour faire faire simple et sans en dire plus : vous serez bien heureux de rentrer dans les salles sombres de l'Alta Studio, cœur de vie du festival, après être sorti du Musée d'Art moderne de la ville. Non seulement parce que sur le chemin, il fait très froid à Prague au mois de février, mais surtout parce que dans les salles de cet immense musée national, pas un commissaire d'exposition ne semble s'être posé les questions que se posent dans le même temps les metteurs en scènes et auteurs du Festival Mala Inventura.

Festival Mala Inventura, Prague
du 21 au 28 février 2018

CRITIQUES

— par Mathias Daval —

VEDUTY

CONCEPTION VENDULA BÉLOCHOVÁ ET HONZA TOMŠŮ

« Vedyuty » se situe sur cette frontière fine entre performance participative et workshop, pour un seul spectateur à la fois, dans la lignée d'« As Far As My Fingertips Take Me », de Tania El Khoury, ou « Worktable », de Kate McIntosh. Dans une pièce quelconque, ici une salle vide de la National Gallery de Prague, on s'assoit face à un panneau ponctué de trouées en verre déformant, permettant de deviner – vaguement – ce qui se passe de l'autre côté. On commence alors par choisir l'un des cinq plateaux situés devant soi, et contenant une matière spécifique : herbe, métal, bois... Il y a un élément de surprise dans le dispositif et on ne dévoilera pas tout le procédé. Disons qu'il s'agit d'un moment d'échange non verbal, un dialogue visuel et sonore à base d'objets ou plutôt de fragments d'objets, de résidus mis à disposition devant soi et utilisés en fonction de ceux posés précédemment par son interlocuteur. Le principe est simple – enfantin, mais pas infantile. C'est, au-delà de la performance éphémère créée par ces jeunes étudiants de la section marionnettique du Damu (principale école d'arts vivants de Prague), Vendula Bělochová et Honza Tomšů, une invitation à renouveler l'expérience : une

sorte d'exercice de communication à mi-chemin entre cadavre exquis et poésie zen. Car il s'agit bien de retrouver ce sérieux avec lequel on jouait quand on était enfant, dont parle Nietzsche, à condition d'accepter de suspendre temporairement son incrédulité d'adulte blasé et réduit vers le performatif. Un projet lumineux et enthousiasmant qui se prête particulièrement bien aux conditions festivalières. À bon entendre...

FERDINANDE !

CONCEPTION MICHAL HABA

Les millénials sont nés dans le post-dramatique, et le jeune metteur en scène et comédien pragoise Michal Haba enfonce le clou. Créé en novembre 2016, son « Ferdinand ! » est inspiré de plusieurs textes de Václav Havel, parmi lesquels « Audience ». Ferdinand Vanek y est ce personnage intello protestataire des années 1970, double littéraire de l'écrivain tchèque. « À qui l'artiste contemporain s'adresse-t-il aujourd'hui ? » se demande Haba/Vanek, et la question est juste. Bien évidemment, il ne fera que tourner autour du pot de cette interrogation danaïdienne, truffant son monologue, avec beaucoup d'humour, de références à Zygmunt Bauman et à son concept de sociétés liquides. Seul sur scène, ce Vanek contemporain est privé de dialectique : il se

lamente de la disparition de l'ennemi (normal puisque c'est la fin de l'histoire et des idéologies) et ne peut trouver sa némésis qu'en lui-même. Haba, avec cette forme un peu mal dégrossie et sentant à plein nez la fraîche digestion des théories post-théâtrales, met tout de même le doigt sur cet enjeu névrotique qui triture sa psyché dans tous les sens – tandis que son corps déambule sur un énorme tapis pelucheux (ah, le confort des temps modernes !). Alors il reste l'alcool et le tabac, avec lesquels il ponctue son discours, poussant la connivence avec sa génération Y en offrant des bières au public qui n'en demandait pas tant ; tandis que derrière lui, sur une estrade, un trio au doux nom de Konzum Kokain Kapitalismus Band délivre ses interventions musicales ultra-clichées : mais dans une époque foutrement post-moderne, il est post-logique de se tourner, maladroitement, vers un passé pourtant orphelin de réponses et de solutions. Václav Havel, déjà, avait compris l'immense désarroi du temps présent.

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

théâtre
olympia

T

centre
dramatique
national
de Tours
direction
Jacques
Vincey

0247 64 50 50
cdntours.fr

la pléiade

LE PETIT
FAUCHEUX

SERVICE
CULTUREL

Tours
métropole
Culture

TOURAINE
LE DÉPARTEMENT

Centre-
Val de Loire

Le Monde TOURS

io

centre
val de Loire

É

ÉVÈNEMENT
Télérama

FESTIVAL
WET

C'EST FRAIS!
ET DE 3°

THÉÂTRE
NOUVELLE
VAGUE

DU 23 AU 25 MARS
2018

